

Herméneutique critique

Denis THOUARD

Directeur de recherche, CNRS

Résumé. Réflexion sur la méthode de l'interprétation des œuvres, l'herméneutique critique s'attache à restituer dans son contexte historique la visée des auteurs. Pour elle, les œuvres ne sont pas des représentants d'une entité préexistante, que ce soit une tradition, un esprit national, une ontologie ou une révélation, mais des actes d'innovation. En instaurant une distance par rapport à un contexte, une œuvre se constitue dans sa puissance de dire. Elle est porteuse d'une subjectivité, d'un jugement marquant cette distance. L'herméneutique critique prend en compte cette distance introduite par l'œuvre, qui est aussi une puissance de rupture.

L'herméneutique critique a été exemplairement développée par le comparatiste Peter Szondi et le philologue Jean Bollack. En introduisant leur rapport au poète Paul Celan, qui leur était proche, l'ouvrage reconstitue un contexte intellectuel original et peu connu en France entre l'héritage de la Théorie critique sensible chez Szondi, la poésie de Celan et le renouvellement de la philologie conduit par Bollack. La réflexion théorique est ainsi replacée dans un contexte international caractérisé, dans les années 60 et après, par le besoin de réintroduire la dimension de l'histoire dans les formes abstraites de l'expression et de l'analyse.

Mots-clés. Herméneutique, œuvres, critique, Szondi, Bollack, Celan.

L'intelligence des textes

La théorie herméneutique a elle-même un contexte. La nécessité d'une historisation de l'herméneutique se pose d'autant plus que celle-ci aspire à restituer la visée de sens singulière des expressions. Dans cette reconstitution, l'herméneutique critique s'attache à l'imbrication des histoires qui sont impliquées dans l'accès au sens des œuvres. Toute œuvre se détache d'un avant qu'elle remet en question, et se pose dans cette distance ; toute œuvre est inscrite dans un contexte historique, social et culturel, dont la grammaire doit être reconnue ; toute œuvre, enfin, nous parvient à travers les médiations de son accueil, de son commentaire, de sa fortune, autrement dit d'une situation où elle est déjà l'objet d'une discussion contradictoire. Assumer ces trois historisations, avec les distances qu'elles inscrivent, est le défi de l'herméneutique critique.

C'est aussi de son contexte propre qu'il sera ici question. Les motifs de la philologie ancienne et de la critique sociale ont contribué à l'émergence d'une pratique originale de l'herméneutique. Que l'histoire singulière soit inévitablement mêlée à la théorie a assurément sa nécessité dans l'impératif d'historisation porté par celle-ci. L'entrée dans la réflexion herméneutique part ainsi de la philologie, telle qu'elle fut pratiquée dans l'École de Lille, pour remonter à la solidarité intellectuelle liant Jean Bollack, le fondateur de l'École lilloise, à Peter Szondi, qui renouvelait à Berlin l'herméneutique littéraire, et Paul Celan, qui transformait à Paris l'allemand poétique¹. La dimension franco-allemande, peu perçue en France, le lien entre la philologie ancienne et la poésie moderne, mais aussi entre la littérature et la philosophie que Szondi se refusait à éloigner l'une de l'autre, fournissent un contexte théorique et historique qui permet de s'interroger sur la singularité que présente l'expérience philologique de Lille, et de repérer des coordonnées essentielles de l'œuvre de Jean Bollack. Si trois figures sont ici privilégiées, dont deux n'ont par nécessité rien à voir avec l'École de Lille, ce n'est pas pour reconstituer quelque solidarité biographique, mais pour la signification que la mise en regard de ces trois œuvres projette sur l'entreprise d'ensemble.

Une herméneutique critique

Avec le choix d'un intérêt souverain pour les textes et leur interprétation, qui débouchait sur des éditions, des traductions, des commentaires, l'École de Lille revendiquait non seulement une conception de la philologie comme 'science des textes', mais elle mettait en avant aussi, depuis la pratique, une herméneutique.

On sait que l'herméneutique, autrement dit l'art de l'interprétation, n'a pas d'antécédents ou de tradition en France. On y connaît l'exercice de 'l'explication de texte', qui a partie liée avec le système scolaire français, mais point d'herméneutique telle qu'on la trouve dans les pays protestants, où la lecture directe de la Bible favorisa une réflexion méthodologique spécifique. Pourtant, le terme n'y est pas inconnu et s'est même acclimaté à travers l'œuvre de Paul Ricœur, marqué à la fois par la théologie protestante et par la philosophie allemande de l'existence inspirée de Martin Heidegger, à laquelle Hans-Georg Gadamer avait apporté une inflexion herméneutique². Le rôle de Ricœur ne saurait être sous-estimé dans la recherche d'une médiation entre les ordres symboliques et la question de l'historicité. Il alla ainsi

¹ Le lecteur se reportera à la bibliographie en fin de volume. Les œuvres les plus souvent citées le sont par un titre abrégé, ainsi pour J. Bollack : *L'Écrit, Sens contre sens, Poésie contre poésie* ; pour Szondi *L'introduction à l'herméneutique littéraire* et les *Schriften* ; pour Celan les *Gesammelte Werke*, ainsi que Szondi, *Briefe* et Celan, Szondi, *Briefwechsel*.

² Paul Ricœur, *Finitude et culpabilité*, Paris, Aubier, 1960 ; *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969 (qui contient des textes sur Rudolf Bultmann) ; *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986 ; *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983-85 ; *Écrits et conférences 2*, Paris, Seuil, 2010. H. G. Gadamer, *Vérité et méthode*, trad. Paris, Seuil, 1996.

au-devant d'un dialogue avec le structuralisme linguistique et sémiotique, la psychanalyse, puis la philosophie analytique, pour confronter une philosophie de l'existence aux sciences humaines. Entre le maintien du point de vue de la réflexion creusé existentiellement et l'échange avec les sciences de l'homme, Ricoeur recourait à l'herméneutique davantage comme à une position philosophique propre que comme une pratique de l'interprétation. Le grand triptyque de *Temps et récit* ne comprend ainsi que des analyses assez brèves d'œuvres narratives (Proust, Woolf, Mann). Il en allait de même pour ceux qui, comme Aron, se référaient à l'herméneutique dans le cadre de l'épistémologie des sciences de l'esprit inspirée de Dilthey. Le champ de l'herméneutique comme exercice effectif de l'interprétation demeurait peu fréquenté.

C'est ici que se situe sans doute une première originalité de l'École de Lille dans le paysage français. Elle ne tient pas tant à l'inspiration allemande de certaines références théoriques qu'à la redécouverte de la dimension herméneutique de la pratique philologique. Or l'interrogation sur le sens des textes, exercée dans le cadre de la philologie, s'appuyait sur la critique, d'abord au sens immédiat d'un contrôle du texte sur l'interprétation. En effet, alors que l'herméneutique philosophique tire plutôt son inspiration de modèles théologiques ou juridiques, impliquant une normativité forte du sens, dans le domaine de la philologie, la reconstitution de l'unité du sens part des éléments du texte tenus dans une syntaxe. Il ressort d'en bas, loin de pouvoir être présupposé. Le sens même des textes rescapés de l'Antiquité, objet premier des philologues, est, avant toute canonisation classique, improbable, fragile, à retrouver par conjecture.

Cette différence est de grande conséquence. D'un côté, en effet, l'herméneutique s'est muée en discours général sur le sens ; elle s'est assimilée à une « philosophie » plus fondamentale que toute méthode. De l'autre, elle prolonge une pratique en interrogation méthodique sur le sens possible. C'est cette forme de réflexivité sur des objets déterminés qui est propre à la philologie, dont l'acception traditionnelle comportait précisément deux aspects : l'herméneutique et la critique. Chez Schleiermacher encore, ces deux opérations sont pensées dans leur nécessaire interaction³. La critique est l'inspection de la nature, de la forme, de l'authenticité du texte. Elle interroge la place et la fonction d'un texte dans l'ensemble d'un genre, d'un auteur, d'une époque. Elle enseigne à discerner, à chasser les interpolations, les erreurs de lecture. Elle attire l'attention sur les aléas de la transmission. Occupée de la matérialité des textes, elle n'a que faire de l'autorité, du sens normatif. Qu'un texte soit vrai, révélé, sacré, légal, il est d'abord un texte et redevable à ce titre du même traitement que tout autre texte. Telle est la leçon de la critique philologique héritée de l'Humanisme, qui fut léguée aux Lumières et généralisée par elles⁴. L'examen par l'entendement des titres de validité de tout document qui prétend au sens définit l'exercice de la critique. Cette dimension rationaliste est inhérente à l'herméneutique philologique.

Or le risque lié à une accentuation unilatérale de cette dimension critique est sa transformation en simple technique. L'application de procédures identiques pourrait alors remplacer l'art du jugement formulé en situation singulière. Une telle application peut être susceptible d'une perfection qui lui confère un haut degré de technicité. Mais en s'engageant unilatéralement dans cette direction, à savoir dans le traitement matériel de la forme des textes, on encourt le risque d'un abandon de la portée même des textes dont on s'occupe. Dans une forme positiviste au 19^e siècle, mais aussi bien par exemple sous les espèces d'un structuralisme guindé, qui paraphrase formellement la structure d'un texte sur de longues pages avant de hasarder, quand c'est le cas, des hypothèses de lecture, une telle prééminence de la critique est stérilisante. C'est donc l'exercice de l'interprétation contrôlé par la critique qui peut sauver celle-ci du formalisme. L'interprétation n'est pas jouée contre la critique, mais s'exerce dans son approfondissement réflexif. La critique est le moment de l'examen des limites, de la cohérence, de la congruité avec les informations recueillies. L'acte interprétatif se constitue dans la tension entre ces deux dimensions herméneutique et critique qui semblent s'exclure, qui s'excluent même dans le moment de la pratique, mais renvoient néanmoins nécessairement l'une à l'autre.

Face à ce problème, il convenait d'accuser l'opposition des termes. Peter Szondi s'engagea avec l'herméneutique matérielle dans cette tension, en renouvelant l'ambition d'une connaissance des œuvres, alors que Jean Bollack, depuis la forme du séminaire collectif, a assumé cette dualité constitutive dans une philologie critique. Dans le contexte des années 1960, il importait de trouver une position qui réfutât les réductions de l'œuvre d'art à autre chose qu'elle-même, autant que l'abstraction de l'œuvre hors de tout contexte. Le pari de Szondi fut de penser l'historicité dans l'œuvre, tout en reconnaissant à celle-ci une sphère d'autonomie relative. Le moment de l'autonomisation de l'œuvre, qui se lit dans la réflexivité de la modernité poétique inaugurée par Nerval et Baudelaire, est un point de rencontre décisif pour les trois auteurs ici considérés. Elle s'atteste dans les références faites à Mallarmé, représentant incontesté d'une haute idée des prestiges de la poésie moderne, mais aussi à Paul Valéry, que tous trois traduisirent⁵. L'œuvre d'art se constitue par négation d'un entour et de ses conditions mêmes, et cependant il importe de pouvoir la situer, l'historiser, la mettre en perspective. C'est pour tenir ces deux exigences sans compromis que l'herméneutique se fait critique, réflexion sur les distances posées par l'œuvre. Elle vise à faire la démonstration de la complémentarité d'une lecture dans l'immanence de l'œuvre et d'une lecture qui met en perspective, établit des relations, des oppositions, rappelle les enjeux.

³ F. Schleiermacher, *Hermeneutik und Kritik*, édité par H. Lücke, Berlin, Reimer, 1838.

⁴ Elle se résume dans l'opposition entre le « sens vrai » et le « vrai sens » présente chez Spinoza, mais partagée largement par les adeptes de la méthode historique.

⁵ Celan traduisit l'un et l'autre, et se réfère à la tâche de « penser Mallarmé jusqu'au bout » dans son discours *Le Méridien* (GW III, 191). Sa propre traduction de la *Jeune Parque* fut discutée par Szondi et Bollack (lettre de J. Bollack à P. Szondi du 11 avril 1960, Celan-Szondi, *Briefwechsel*, p. 145). Szondi traduisit les *Rhumbs* de Valéry avec Hans Staub et Bernhard Böschenstein (voir Christoph König, « 'La syntaxe est une faculté de l'âme.' Übersetzungen von Aphorismen Paul Valérys », dans Chr. König, *Engführungen. Peter Szondi und die Literatur, Marbacher Magazin* 108, 2004, p. 5-14) et tint en 1968 à Jérusalem des « Leçons sur Hérodote » en français, publiées dans *Poésie et poétique de la modernité*, p. 71-141. Valéry et Mallarmé figuraient évidemment parmi les poètes traduits par Jean Bollack et B. Böschenstein dans les *Französische Gedichte* parus en 1962. Jean Bollack s'est occupé intensément ces dernières années de Mallarmé, commentant notamment les sonnets.

On voit que d'emblée, la référence aux ressources de la philologie n'a rien d'antiquaire, mais est conditionnée par les acquis mêmes d'un certain état de l'art moderne, et éminemment de la poétique. Elle n'était pas directement issue d'un travail particulier effectué sur l'histoire de la philologie. Celle-ci était présente à Lille avant tout pour fournir un éclairage sur le contexte des choix éditoriaux, partant sur l'historicité des textes à travers leur transmission. Elle le fut un moment dans une perspective plus extérieure, inspirée d'une sociologie des pratiques savantes⁶.

L'herméneutique pratiquée à Lille ne s'opposait pas à la méthode philologique, mais l'accomplissait. Pour éviter la confusion avec l'acception qui devenait dominante d'herméneutique philosophique, prétendant parvenir à un point de vue plus radical que celui d'une méthode objectivante et donc commandant en amont la valeur de ses résultats, on peut parler d'herméneutique critique⁷.

Dans quelle mesure une herméneutique, qui s'emploie à comprendre et interpréter des textes, peut-elle être critique, alors que la critique suppose un jugement, une distance par rapport à l'objet, qui paraît contradictoire avec l'adoption de la visée d'un texte ou la reconstitution d'un contexte que l'interprétation requiert ? L'expression qui les associe suscite l'étonnement. Critique peut s'entendre ici en deux sens : d'une part, quant à la matérialité des textes transmis, dans l'approche philologique ; d'autre part, dans la prise en compte du rapport du sens construit dans le texte aux sens qui lui préexistent, auxquels il se réfère pour poser une distance. Les textes ne sont pas considérés comme des objets indifférents, mais comme des propositions de sens qui s'opposent, reprennent, réfutent ou subvertissent des significations antérieures. C'est que l'herméneutique ne s'occupe pas des signes, mais de ce que disent les signes. Elle reconnaît la facture des textes, mais interroge ce qui les a ainsi faits, selon quelle fin. Elle analyse aussi leurs usages, qui participent des significations qu'on leur attribue. Elle confronte les textes à ces usages.

Le sens n'est donc pas objectivé à jamais dans un système de signes qui peut être un texte, mais se constitue eu égard à un contexte particulier, que le philologue parfois ignore, compte tenu de la distance qui le sépare du temps du texte et des vicissitudes de la transmissions des supports. La tâche de l'interprète n'est donc pas de cueillir un sens arrêté, mais de retrouver la logique de son dynamisme. Il recherche le dire préalable auquel le dit s'oppose comme à sa condition. La réflexion est déjà dans l'objet. Je n'hésite pas pour ma part à parler ici de *subjectivité*. Les textes renvoient à une opération, en amont d'eux-mêmes, qui les a composés. Les questions posées au texte le sont à la cohérence de sa composition, jusque dans son incohérence éventuelle. Du moment qu'il y a langage, il y a de l'autre, non pas au sens emphatique d'un Autre transcendant, mais au sens propre d'une interlocution. Comprendre est prendre en compte l'autre subjectivité dans son altération du langage commun.

Herméneutique critique renvoie ainsi en un sens plus spécifique au travail de la réflexion dans les textes. Cela n'est pas assimilable à un dialogue avec un partenaire qui serait sur un pied d'égalité avec l'interprète, car le statut de cette subjectivité autre est purement conjectural et se dégage de la distance qu'il instaure vis-à-vis de ses conditions. Parler de dialogue est égarant, car c'est suggérer faussement l'évidence d'une contemporanéité, alors que l'asymétrie est manifeste. Le texte ne répond pas, non pas au sens où le lui reprochait Platon, parce que l'écrit serait déficient, mais au sens où il a déjà répondu. Il ne peut plus dégager une spontanéité propre, qui est requise dans un dialogue. Mais pour manifester que soit l'asymétrie, elle n'interdit pas la confrontation à un pôle subjectif qui a ses contours marqués dans le texte et, à mesure qu'on le fréquente, son individualité. En ce sens, une telle herméneutique est aussi critique relativement aux facilités du dialogisme ou du dialogue herméneutique, revendiqué notamment par Gadamer ou dans un postmodernisme inspiré de Bakhtine⁸.

Le texte est ainsi pris au sérieux dans son altérité et son opacité première, sans qu'il soit pour autant transformé en pur champ d'expérience, comme ce sera le cas dans un certain post-structuralisme, à l'enseigne du « plaisir du texte »⁹. Il circonscrit un ensemble de problèmes, à commencer par le problème qu'il est lui-même, dans son établissement et son histoire, qui engage aussi l'histoire de ses lectures et des attentes qu'il a suscitées. La lecture part donc de lui, sans autre préalable que l'effort concerté pour abandonner les évidences apportées. Le lecteur se confronte à ce qu'il ne comprend pas, qu'il veut d'abord ne pas comprendre pour mieux le comprendre. Un arrachement est nécessaire pour commencer. Il s'agit d'une redécouverte. Dans le cas des grands textes de la Grèce antique, qui ont pénétré en profondeur la culture savante et populaire, le sentiment d'une familiarité est un obstacle à la compréhension. L'anthropologie historique de la Grèce ancienne s'est employée à y parer avec les moyens de l'ethnologie et de la psychologie historique, chez J. Gernet, J.P. Vernant, P. Vidal-Naquet, M. Detienne. La philologie critique le fait pour son compte par la réflexion herméneutique sur la constitution des textes. Les deux démarches ont des objectifs distincts, mais affrontent en partie des problèmes similaires : comment retrouver l'altérité de la Grèce après toutes les canonisations dont elle a fait l'objet ? Mais là où l'histoire et l'anthropologie s'intéressent à la société grecque, utilisant les différents documents écrits ou non comme des sources, la philologie centre son propos sur les textes eux-mêmes. Si l'historien peut reconstituer un mythe à partir de diverses traditions, le philologue ne connaît pas de mythe, mais uniquement des textes.

La diffusion des récits mythiques, puisque l'on a enseigné dès l'école la mythologie grecque et romaine aux enfants, fournit un cadre interprétatif qui permet le décodage des tableaux ou des tragédies qui s'y réfèrent, antiques ou le plus

⁶ Une dimension du travail inspirée par la sociologie de Pierre Bourdieu. Voir notamment Jean Bollack, « Pour une histoire sociale de la critique », dans M. Bollack, H. Wisman (éds.), *Philologie et herméneutique au 19^e siècle*, Göttingen, V&R, 1983, p. 17-24.

⁷ Voir dans la seconde partie les distinctions entre les herméneutiques matérielle, philologique et critique.

⁸ Dans l'herméneutique philosophique, seule l'œuvre de Paul Ricœur cherche à maintenir le pôle critique, non sans entrer en tension avec d'autres assumptions. Voir l'insistance sur cet aspect dans le livre d'entretiens, P. Ricœur, *La critique et la conviction*, Paris, A. Colin, 2000.

⁹ Voir la première étude de la seconde partie, qui situe la position de Szondi par rapport aux positions structuralistes, notamment à Roland Barthes dans cette manière, et à celles de l'école thématique.

souvent modernes. Mais ce code culturel s'interpose quand il s'agit de lire les œuvres les plus anciennes, en faisant perdre la dimension de l'invention du sens – alors que chez Homère, Hésiode ou Eschyle par exemple, les mythologèmes sont des problèmes, des interrogations avec lesquelles l'œuvre se constitue, mais non des données qui leur préexisteraient. Les travaux de Philippe Rousseau sur l'*Iliade* ou de Pierre Judet de La Combe sur l'*Agamemnon* d'Eschyle montrent toute la portée d'une telle inspiration. Mais puisque l'originalité de l'entreprise est dans l'approfondissement herméneutique d'une *pratique*, il est ici utile d'évoquer celle-ci.

Le séminaire de philologie.

Fondé en 1971 et intégré au CNRS en 1973, le *Centre de recherche philologique* de Lille s'appuyait sur un travail préalable mené dans les années précédentes par Jean Bollack avec Heinz Wismann et Mayotte Bollack, bientôt Philippe Rousseau, Pierre Judet de La Combe et André Laks. Les volumes d'édition et de commentaire d'Epicure ou d'Héraclite par exemple attestent la réalité d'un travail commun¹⁰. Bien que ses acteurs en soient aujourd'hui dispersés en différents lieux et institutions¹¹, cette expérience a laissé une trace qui autorise à parler d'une « Ecole de Lille ». Issue de la philologie ancienne, essentiellement grecque, elle avait au début pour lieu de prédilection le domaine des sages philosophes, l'épicurisme, l'épopée et la tragédie, et une attention constante à l'histoire des traditions savantes avec les conflits d'interprétation qui la font progresser. Cette rencontre intellectuelle et existentielle originale présentait une unité de lieu géographique et institutionnelle, une solidarité des acteurs principaux autour d'une figure inspirante, une pratique de séminaire, des contours théoriques nets soulignés par plusieurs polémiques, enfin une capacité à produire dans la continuité une recherche exigeante, débouchant sur les fruits tardifs de ces dernières années¹². Pour certains, l'aventure fut passagère, pour d'autres plus longue, marquant différemment les personnalités intellectuelles qui s'y étaient engagées. L'expérience dut tenir compte aussi de la nécessaire évolution des priorités et des champs de recherche, s'ouvrant à la philosophie, à la poésie archaïque, à la poésie moderne. Il ne s'agira ici nullement d'une évocation d'ensemble, mais d'une réflexion sur certaines lignes de force de cette entreprise singulière, sur les conceptions du langage et du sens en particulier, replacées dans leur perspective théorique, à savoir un retour à la dimension herméneutique de la philologie dans la réaffirmation de son office critique.

[...]

Bollack, Szondi, Celan

La réunion d'un philologue (ancien), d'un spécialiste de littérature comparée (moderne) et d'un poète (contemporain) est porteuse de signification. Tous trois d'une même génération, né dans les années 1920¹³. Ils viennent d'horizons différents : d'Alsace, de Hongrie, de Roumanie. De familles juives, ils ont survécu, selon des sorts contrastés, à l'anéantissement qui les menaçait depuis l'Allemagne nazie, qui a laissé des traces¹⁴. Ils ont pratiqué l'allemand bien souvent contre l'allemand, ont croisé leurs chemins plusieurs fois, entre Paris et Berlin. Tous trois ont fait œuvre en introduisant la radicalité d'un geste de rupture dans une réflexion approfondie de la langue et de la culture dont la portée politique n'était jamais absente.

Les trois étaient liés d'amitié¹⁵. Celan, en 1970, et Szondi, en 1971, se prirent la vie¹⁶. Jean Bollack publia dès 1972 l'édition des *Études celaniennes* de Szondi, *Celan-Studien*, chez Suhrkamp¹⁷, puis au cours des années 70, avec des élèves de Szondi, l'ensemble des cours. Il s'employa à traduire et faire traduire ses volumes de « poésie et poétique » sur l'idéalisme allemand et la modernité, sur l'herméneutique littéraire, et conçut un hommage dont les actes furent édités en 1985 par

¹⁰ Ainsi les volumes consacrés à l'édition d'Epicure (1971, 1975, 1978) ou Héraclite (1972), qui résultent de séminaires tenus à l'Université de Lille, avant même la création du Centre de recherche philologique. Pour les publications citées, voir la bibliographie en fin de volume qui contient les références complètes.

¹¹ Pour une caractérisation d'ensemble, qui prend en compte les trajets individuels, impossibles à évoquer ici, et l'aventure collective, voir Pierre Judet de La Combe, « L'Ecole de Lille, une concentration diasporique », dans *La philologie au présent*, Lille, P. U. Septentrion, 2010, p. 363-374. Pour une réflexion sur la notion d'Ecole, voir mes « Bemerkungen zur 'Ecole de Lille' », *Geschichte der Germanistik*, 2012 (p. 18-31).

¹² Ainsi sur Empédocle 2003, Parménide 2006, Démocrite 2010.

¹³ Jean Bollack, né en 1923 ; Paul Celan (1925-1970) ; Peter Szondi (1929-1971).

¹⁴ En Roumanie, les parents de Celan sont déportés en 1942 en Transnistrie et meurent la même année, Celan lui-même est envoyé en camp de travail de 1942 à 1944 ; en Hongrie, la famille de Szondi échappe à la déportation des juifs hongrois et peut fuir, après 6 mois passés au camp de Bergen-Belsen, en Suisse grâce au « Kasztner-Transport » ; le famille de Bollack est installée à Bâle, en Suisse, au début de la guerre, où Jean Bollack peut commencer en 1943 ses études universitaires.

¹⁵ Voir la correspondance entre Celan et Szondi, qui comprend aussi des lettres de Jean et Mayotte Bollack, a été éditée par Christoph König, Paul Celan, Peter Szondi, *Briefwechsel*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2005.

¹⁶ Dans un entretien récent effectué le 19 juin 2010 avec Rafael Benthien, Jean Bollack dit à propos de Szondi : « Ma vie a changé quand il est mort, parce que tout aurait changé s'il avait vécu. [...] Ce qui nous unissait, c'était cette grande aventure de la compréhension des textes. Il a créé, autour de 1965, un centre de recherches, un institut où appliquer des méthodes différentes dans un esprit différent. J'ai édité son œuvre posthume. C'est une grande partie de mon œuvre. », Rafael Faraco Benthien, « Un homem entre vários mundos : sobre uma entrevista com Jean Bollack », *PHaoS* 2009, 9, p. 5-27, ici p. 22.

¹⁷ Une édition avec une nouvelle préface de Jean Bollack, a paru en Espagne, éditée par Arnau Pons, *Estudios sobre Celan*, Madrid, Trotta, 2005. Une édition critique de ce texte est à paraître aux Presses Universitaires du Septentrion, préparée par Werner Wögerbauer.

Mayotte Bollack aux Presses Universitaires de Lille en collaboration avec la Maison des Sciences de l'homme de Paris¹⁸. La contribution qu'il donne à ce volume est sa première publication sur Celan¹⁹, dont la lecture et l'interprétation deviendra une préoccupation majeure des années suivantes, déposée dans plusieurs ouvrages qui font date : *Pierre de cœur* (1991), *Poésie contre poésie* (2001), *L'Écrit* (2003).

L'arc à parcourir dans les pages qui suivent mènera le lecteur des penseurs présocratiques à la poésie de Paul Celan – et à l'évocation de l'ensemble de la littérature mondiale. Le champ de la réflexion est aussi vaste que la chose écrite. Ce livre s'efforce en même temps de situer l'œuvre de Jean Bollack et de Peter Szondi dans leur contexte propre, leur situation singulière, qui rend compte de l'engagement de leur herméneutique. Le rapport à Celan fut souvent l'occasion d'une confrontation des positions, un révélateur des conflits. L'importance du « contre-mot », qui souligne la portée du geste de la contradiction dans la refonte des significations du langage, exprime un trait commun, interprété différemment par les trois.

En premier lieu, il s'agit de présenter les traits principaux de la position de Jean Bollack et de l'École de Lille concernant les enjeux de la lecture et la constitution d'une philologie critique. Son domaine est d'abord la littérature grecque ancienne, notamment Héraclite et Hésiode. On la comprend en considérant le regard porté sur le langage, sur l'individualité des significations dans leur rapport à une grammaire et à des contextes généraux. Cette approche par la particularité recèle une originalité dans sa revendication d'une scientificité différente des méthodologies positivistes ou structuralistes. En même temps, la revendication de la « lettre », nécessaire dans son opposition, avait sa part de naïveté, qu'une réflexion seconde a pu comprendre et intégrer. À partir du regard rétrospectif de Jean Bollack sur « l'art de lire », une récapitulation des grandes lignes de cette aventure collective était possible, qui indique la signification d'un recours à la philologie dans un contexte de déperdition de la conscience critique liée au violent basculement vers de nouveaux médias.

La puissance de la position de Peter Szondi, telle qu'elle est énoncée notamment dans son texte fondateur « Sur la connaissance philologique », tient à son affirmation de la visée cognitive de la philologie dans la pleine conscience de la complexité de la tâche herméneutique. Par différence d'avec d'autres formes de lecture, du côté de l'École de Genève, des structuralistes ou poststructuralistes, Szondi a su montrer la nécessité de l'herméneutique pour un point de vue critique. Cependant il est intéressant de noter que l'inspiration *critique* de son herméneutique *littéraire* provient davantage de la théorie critique pratiquée à Francfort que d'une reprise actualisée de la philologie, pourtant invoquée. En examinant le cours d'introduction à l'herméneutique littéraire du semestre d'hiver 1967/68 où il opérait une redécouverte de l'herméneutique des Lumières, on voit que, si Szondi fait figure de pionnier, une tension demeure entre son ambition de restaurer la philologie et son recours à l'herméneutique *générale* des Lumières. L'opposition à l'herméneutique philosophique s'appuie ainsi, avec la théorie critique, sur une philosophie largement extérieure au projet de réhabiliter la dimension herméneutique de la pratique philologique. L'herméneutique matérielle revendiquée par Szondi entendait opérer la jonction du respect de la particularité et de la conscience des problèmes philosophiques de l'interprétation. C'est sur le fondement de ces deux approches que j'ai tenté d'esquisser un développement propre en direction d'une herméneutique critique.

La dernière partie discute le rapport à la langue tel que l'a radicalisé Paul Celan en parlant de « contre-mot » dans son discours *Le Méridien*. L'analyse de ce *Gegenwort* et une discussion de son extension à l'idée de la « contre-langue » celandienne proposée par Jean Bollack fait l'objet d'une réflexion particulière. Je propose de distinguer la « contre-poésie » comme développement possible du « contre-mot » poétique, étendu à une considération critique de toute la littérature lyrique, d'une « contre-langue » dont le concept se montre en fait contradictoire. Paul Celan a fait de l'analyse critique de la langue, jusque dans ses éléments premiers, l'instrument d'une mise à distance de la tradition lyrique, d'un questionnement ininterrompu de sa pertinence. Non seulement la littérature allemande est prise à partie sans concessions, mais le projet s'étend jusqu'à cette « littérature mondiale » envisagée par Goethe, qu'il convoque en quelque sorte devant son jugement poétique. Tout est passé au crible du regard poétique, analysé dans les mots et leurs composants. En méditant les commentaires de Jean Bollack sur les poèmes de Celan, on accomplit une sorte de cheminement initiatique de cette œuvre difficile. L'apprentissage y est un travail sur soi. La familiarité avec le poète ne lui permettait nullement de *lire* les poèmes. Leur étrangeté pouvait même être ressentie d'autant plus fortement, au contraire. C'est par un auto-apprentissage tenace que Bollack s'est forgé, à nouveaux frais, une entrée dans la langue refaite des poèmes celandiens. C'est au terme de cette expérience quotidienne de lecture que la fausse immédiateté

¹⁸ Après la disparition de Szondi, Jean Bollack a entrepris, avec certains des élèves de Szondi, l'édition de ses œuvres et de ses cours, *Studienausgabe der Vorlesungen* 1-5, Francfort sur le Main, Suhrkamp. Il a également beaucoup fait pour introduire son œuvre en France, en publiant plusieurs volumes de traductions (Peter Szondi, *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Paris, Minuit, 1975 (TEL Gallimard, 1991) ; *Poésie et poétique de la modernité*, Paris/Lille, MSH/PUL, 1981 (édité par M. Bollack) ; *Introduction à l'herméneutique littéraire*, Paris, Cerf, 1989 (traduit par M. Bollack), en organisant avec Mayotte Bollack un colloque sur son œuvre (M. Bollack (éd.), *L'acte critique. Sur l'œuvre de Peter Szondi*, Paris, Lille, MSH/PUL, 1985), en explicitant enfin ses positions dans « Un futur dans le passé. L'herméneutique matérielle de P. Szondi », préface à P. Szondi, *Introduction à l'herméneutique littéraire*, p. I-XVII.

¹⁹ Elle concerne le poème « Du liegst... » écrit par Celan lors d'un séjour à Berlin Ouest à l'invitation de Szondi et interprété dans les *Études celandiennes* de ce dernier, dans un texte resté inachevé (P. Szondi, « Eden », *Celan-Studien*, repris dans *Schriften* II, p. 390-398)... J. Bollack, « Eden, encore », dans *L'acte critique*, p. 267-290 (une version remaniée parut dans *Poésie contre poésie* en 2001, derechef révisée dans *Dichtung wider Dichtung* en 2006).

provenant de la familiarité biographique avec le poète a été surmontée pour faire place à la reconnaissance de la distance critique instaurée par le poème lui-même²⁰.

Par ce dialogue à trois recomposé, le lecteur est invité à s'interroger sur les rapports de la poésie critique, de la philosophie et de l'herméneutique. La poésie n'est pas une autre forme de révélation dont la philosophie aurait à se faire l'unique interprète autorisé. Elle est faite de mots, choisis pour d'autres, contre d'autres. Sa pensée s'exprime dans des jugements qui se posent et s'opposent, dans leur art bref, souvent énigmatique. De leur côté, la philologie et la philosophie n'ont aussi que des mots, qui en expliquent d'autres, dans le déploiement des significations et des arguments. La différence des registres ne parvient pas à masquer les affinités. Le lecteur est aussi convié à relire autrement, chacune pour elle-même, des œuvres inscrites apparemment dans des répertoires si divers. Un écho nouveau lui restera en l'oreille.

* * *

Avec l'effort prodigieux fourni pour une compréhension de la poésie de Celan et de son geste fondamental qui donnait sens à l'invention d'une langue poétique adverse, les parcours de Szondi et de Bollack se rejoignent à travers le temps. La poésie qui leur était contemporaine ne l'était pas entièrement. Elle formait plutôt, pour les interprètes qu'ils étaient, un défi permanent. Elle figurait une porte étroite par laquelle il fallait passer pour éprouver la pertinence de leur propre travail :

Que Szondi se soit, dans les dernières années de sa vie, beaucoup ou même principalement occupé de textes de Celan témoigne de l'intérêt particulier qu'il portait, depuis la fin des années 1950, à la compréhension de cette œuvre. Il a été le premier à me le faire lire alors. Son intérêt s'adressait à la forme littéraire et à des prises de position, mais aussi aux problèmes philologiques.²¹

Le dernier essai de Szondi, consacré à *Du Liegst (Tu es couché)*²², est lui-même inachevé²³. Il cherchait à faire la part des références au séjour effectué par Celan à Berlin dans l'hiver 1967, auquel le poème fait allusion et que pouvait identifier Szondi, qui avait alors invité Celan, et de la constitution autonome d'une langue poétique. En fournissant d'une main les *realia* utilisés par le poème tout en tentant d'en produire une interprétation sans rabattre le poème sur ces éléments tirés du hasard, Szondi posait les termes d'un débat qui continue de peser sur la recherche. Dans quelle mesure la « constellation » constituée par le poème a-t-elle à voir avec ces éléments contingents tirés du quotidien ? Peut-on reconstituer le processus de la « cristallisation » poétique ?²⁴ Dans quelle mesure l'extériorité à laquelle il se rapporte a-t-elle été « surmontée par la logique propre du poème » ?²⁵ C'est la question, et sa difficulté s'atteste aussi dans le caractère inextricablement inachevé de l'essai. Szondi aurait-il résolu la tension forte qui traversait sa réflexion, attestée par des passages biffés ?²⁶ Sa disparition au cours de la rédaction, qui s'étendait d'avril à octobre 1971, nous interdit de le savoir.

La problématique de la sélection des informations par le poème indiquait la voie, proposant une façon originale de penser l'historicité dans la forme linguistique. Mais où cette historicité, dans les travaux antérieurs de Szondi, renvoyait à une conception unitaire de l'histoire, elle prenait ici un tour singulier. Tout pouvait faire office de fragment du monde dans le poème, et se trouver relu par celui-ci eu égard à l'histoire des crimes. La relation du particulier aux structures perceptives de la langue poétique prise dans la précision de sa constitution élémentaire est un des apports de la lecture de Bollack. Il a notamment montré que, dans la poésie, les mots voient, analysent le donné : « La perception en fait précède, mais elle se confond avec l'écriture. »²⁷ La poésie est ainsi restituée dans son activité de sujet.

Les luttes herméneutiques qui avaient longtemps eu pour objet les textes sacrés, voire le patrimoine culturel et les processus de canonisation, ont de plus en plus concerné au vingtième siècle la poésie, du moins une certaine fraction de celle-ci. Si ce déplacement est l'héritier des théories romantiques et du discours sur la religion de l'art qui a conduit à voir en elle un sacré de substitution, c'est surtout à partir de 1900 que la tendance s'établit. Hölderlin est à ce titre une invention moderne, à côté de Mallarmé, George, Rilke, Char et Celan pour ne citer que les plus sollicités. Mais la consécration de la poésie ne servait qu'apparemment sa célébration. Dans ce concert de musique sacrée, la voix de l'herméneutique critique, avec les dissonances qu'elle introduit, s'efforce de substituer la réflexion à l'incantation. Sa présentation se devait d'inclure la question de la poésie contemporaine, devenue un des enjeux herméneutiques les plus disputés. Ici encore, le triangle théorique redouble le triangle historique.

²⁰ *Poésie contre poésie* et *L'Écrit* portent témoignage de cette discipline herméneutique dont le principe en a été exemplifié sur le cas du poème « Le Périgord » dans *Pierre de cœur. Un poème inédit de Paul Celan* en 1991.

²¹ *L'Écrit*, p. 95.

²² GW II, 334.

²³ Szondi, *Schriften* II, p. 390-398.

²⁴ *Ibid.*, p. 392.

²⁵ *Ibid.*, p. 395.

²⁶ Voir le document reproduit dans Chr. König, *Engführungen*, p. 64, ainsi que le chapitre qui leur est consacré p. 65-71 et la postface de Chr. König à Celan, Szondi, *Briefe*, p. 124-128. Dans ce passage, Szondi émettait l'hypothèse d'une lecture en forme d'analyse structurale, ne recourant à la connaissance des faits biographiques que pour contrôler si celle-ci ne se serait pas immiscée comme par « contrebande » dans l'interprétation. Cette hypothèse de travail est apparue aussitôt comme intenable.

²⁷ *L'Écrit*, p. 187; voir la section « La vision des mots », *ibid.*, p. 44-45.

Bibliographie sélective

1. Travaux de Jean Bollack et du Centre de recherche philologique de Lille:

- Bollack, J. (1965). *Empédocle, Introduction à l'ancienne physique*, Minuit, Paris. (rééd. Paris, Gallimard, TEL, 1992)
- Bollack, J. (1969). *Empédocle. Les Origines*, Minuit, vol 2-4, Paris.
- Bollack, J. & M., Wismann, H. (1971). *La lettre d'Epicure*, Minuit, Paris.
- Bollack, J. & M., Wismann, H. (1972). *Lettre à un Président sur le découragement des études grecques en France*, Minuit, Paris.
- Bollack, J. (1975). *Epicure. La pensée du plaisir*, Minuit, Paris.
- Bollack, J., Wismann, H. (1972, 1995²). *Héraclite ou la séparation*, Minuit, Paris.
- Bollack, J., Wismann, H. (1975). « Heidegger l'incontournable », *Actes pour la recherche en sciences sociales*.
- Bollack, M. (1978). *La raison de Lucrèce. Constitution d'une poétique philosophique*, Minuit, Paris.
- Bollack, J., Laks, A. (1978). *Epicure à Pythoclès. Sur la cosmologie et les phénomènes météorologiques*, dans *Cahiers de Philologie*, 3, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Bollack, J., Laks, A. (éds.) (1976). *Etudes sur l'Epicurisme antique*, PUL, Lille.
- Laks, A. (1983). *Diogène d'Apollonie. La dernière cosmologie présocratique*, éd. 1, dans *Cahiers de Philologie*, 9, Presses Universitaires de Lille - MSH, Lille (Sankt-Augustin, 2008).
- Bollack, J. (1990, 2010²). *L'Oedipe-Roi de Sophocle. Le texte et ses interprétations*, PUL, 4. Vol., Lille.
- Bollack, J. (1995). *La naissance d'Oedipe*, Gallimard, TEL, Paris.
- Blaise, F., Judet de La Combe, P., Rousseau Ph. (éds.) (1996). *Le métier du mythe. Lectures d'Hésiode*, PUS, Lille.
- Bollack, J. (1997). *La Grèce de personne. Les mots sous les mythes*, Seuil, Paris.
- Bollack, J., Judet de La Combe, P. (1981). *L'Agamemnon d'Eschyle. Le texte et ses interprétations*, vol. 1, 1, Presses Universitaires de Lille/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme (*Cahiers de Philologie* 6), Lille/Paris.
- Judet de La Combe, P. (1982). *L'Agamemnon d'Eschyle*, vol. 2 (*Agamemnon 2. Le deuxième stasimon, l'accueil du roi, le troisième stasimon, le dernier stasimon*), Presses Universitaires de Lille/Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme (*Cahiers de Philologie* 8), Lille/Paris.
- Judet de La Combe, P. (2001). *L'Agamemnon d'Eschyle. Commentaire des dialogues*, 2 vols. (*Cahiers de Philologie* 18. Série *Les textes*), Presses Universitaires du Septentrion, Lille.
- Bollack, M., Wismann, H. (éds.) (1983). *Philologie et herméneutique au XIX^e siècle II*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
- Laks, A., Neschke, A. (éds.) (1990, 2008²). *La Naissance du paradigme herméneutique. Schleiermacher, Humboldt, Boeckh, Droysen*, Presses Universitaires de Lille, Lille.
- Bollack, J. (2000). *Sens contre sens. Comment lit-on ? Entretiens avec Patrick Llored*, La passe du vent, Aubenas.
- Bollack, J. (2003). *Empédocle. Les Purifications. Un projet de paix universelle*, Seuil, Paris.
- Laks, A. (2006). *Introduction à la « philosophie présocratique »*, PUF, Paris.
- Bollack, J. (2006). *Parménide. De l'étant au monde*, Verdier, Lagrasse.
- Wismann, H. (2010). *Les avatars du vide. Démocrite et les fondements de l'atomisme*, Hermann, Paris.
- Judet de La Combe, P. (2010). *Les tragédies grecques sont-elles tragiques ? Théâtre et théorie*, Bayard, Paris.

2. Autour de Szondi

- Szondi, P. (1972). *Celan-Studien*, éd. Jean Bollack, Bibliothek Suhrkamp, Francfort sur le Main.
- Bollack, J., Beese, H., Fietkau, W., Hildebrandt, H.H., Mattenklott, G., Metz, S., Stierlin, H. (éds.) (1978). Peter Szondi, *Schriften* Bd. 1-2, Suhrkamp, Francfort sur le Main (réédition Christoph König, 2011).
- Bollack, J., Beese, H., Fietkau, W., Hildebrandt, H.H., Mattenklott, G., Metz, S., Stierlin, H. (éds.) (1973-75). Peter Szondi, *Studienausgabe der Vorlesungen* Bd. 1-5, Suhrkamp, Francfort sur le Main.
- Bollack, J. (dir.), trad. de P. Szondi, (1975). *Poésie et poétique de l'idéalisme allemand*, Minuit, Paris.
- Bollack, M. (éd.), trad. de P. Szondi, (1982). *Poésie et poétique de la modernité*, PUL, Lille.
- Bollack, M. (éd.) (1985^e). *L'acte critique. Sur l'œuvre de Peter Szondi*, PUL / MSH, Lille/Paris.
- Szondi, P. (1993). *Briefe*, éd. Chr. König et Th. Sparr, Suhrkamp, Francfort sur le Main.
- Celan, P. (2005). Peter Szondi, *Briefwechsel* (mit Auszügen aus dem Briefwechsel zwischen P. Szondi und J. und M. Bollack), éd. Chr. König, Suhrkamp, Francfort sur le Main.
- König, Chr. (avec Andreas Isenschmid) (2004). *Engführungen. Peter Szondi und die Literatur*, *Marbacher Magazin* 108.

3. Celan

- Celan, P. (1983). *Gesammelte Werke*, éd. Beda Alemann, Suhrkamp, Francfort sur le Main (GW).
- Celan, P. (1999). *Der Meridian. Endfassung – Entwürfe – Materialien (Tübinger Ausgabe)*, édité par Bernhard Böschstein et Heino Schmull, Suhrkamp, Francfort sur le Main.
- Bollack, J., Winckler, J.-M., Wögerbauer, W. (éds.) (1991). *Paul Celan. Une lecture à plusieurs*, *Revue des sciences humaines* 223, PUL, Lille.
- Bollack, J. (2002). *Pierre de cœur. Un poème inédit de Paul Celan*, Périquieux, Fanlac, 1991 ; éd. revue par Arnau Pons, *Piedra de corazón*, Arena Libros, Madrid.
- Bollack, J. (2000). *Paul Celan. Poetik der Fremdheit*, traduit par W. Wögerbauer, Zsolnay, Vienne.
- Bollack, J. (2003). *Poésie contre poésie. Celan et la littérature*, Puf, Paris.
- Bollack, J. (2003). *L'Écrit. Une poétique dans l'œuvre de Paul Celan*, Puf, Paris.
- Bollack, J. (2006). *Dichtung wider Dichtung. Paul Celan und die Literatur*, traduit par Werner Wögerbauer, Zsolnay, Vienne.
- Pons, A. (2006). *Celan, lector de Freud*, Muntaner, Palma.

Sur Jean Bollack et le Centre de recherche philologique:

Wismann, H. (1970). « Le métier de philologue II », *Critique* 279-280, p. 774-781.

Renaut, A. (1980). « Philologie, philosophie », *Le temps de la réflexion*, p. 393-415.

Llored, P. (2001). « La philologie comme art critique. Autour de l'œuvre de Jean Bollack », *Esprit* (octobre 2001), p. 136-167.

Critique 672, 2003, « L'art de lire de Jean Bollack » (P. Judet de La Combe, P. Simon-Nahum, D. Thouard).

Judet de La Combe, P. (1997). « Sur la relation entre interprétation et histoire des interprétations », *Revue germanique internationale* 8, p. 9-29.

Judet de La Combe, P. (2008). « Sur les conflits en philologie », *Quaderni Urbinati di cultura classica* 90, p. 17-30.

König, Chr., Thouard, D. (éd.) (2010). *La philologie au présent. Pour Jean Bollack*, Lille, Septentrion.

Judet de La Combe, P. « L'École de Lille : Une concentration diasporique », dans *La philologie au présent*, p. 363-374.

Faraco Benthien, R. (2009). « Un homem entre vários mundos : sobre uma entrevista com Jean Bollack », *PHaoS* 2009, 9, p. 5-27.

König, Chr., Wismann, H. (éds.) (2010). *La lecture insistante. Autour de Jean Bollack*, Albin Michel, Paris.

Table

L'intelligence des textes

1. Philologie et herméneutique. Jean Bollack et l'École de Lille

Une philologie critique

L'enjeu de la philologie

2. Théorie critique et herméneutique. Szondi et Bollack

De la critique à l'interprétation. Situation de Peter Szondi.

Peter Szondi, entre herméneutique littéraire et théorie critique

Qu'est ce qu'une herméneutique critique ?

3. Langue, contre-langue et contre-poésie. Bollack sur Celan

Langue, contre-langue et contre-poésie

Bibliographie